



UNE passion brésilienne

Claire Varin¹

Vous vous hâitez dans les corridors de l'université, vous ne les hantez surtout pas. Vous vous étonnez de tenir dans ce lieu éclairé aux néons, aux fenêtres scellées, dépourvu de plantes et d'animaux. Inscrite au baccalauréat spécialisé en études françaises (autrement dit en littérature...), vous faites vos devoirs et lisez, lisez... Jamais pour le seul plaisir. Rien de gratuit. Tout pour le programme. Vous cherchez plus ou moins confusément des modèles, des miroirs, une lumière, des nourritures célestes, une sensibilité qui s'approcherait de la vôtre. Parmi la multitude de narrateurs masculins depuis des siècles et des siècles amen, une femme peut-être vous redonnerait à vous-même? Gabrielle Roy vous remue un peu et Anne Hébert pas vraiment (trop classiques pour vous d'une espèce plutôt baroque mais vous l'ignorez encore); les textes de Marie-Claire Blais ne vous rejoignent pas au point de vouloir vous vautrer des années durant dans son œuvre; quant à l'extraterrestre Euguélionne de Louky Bersianik, vous ne l'avez pas encore croisée, mais ça viendrait un jour. Vous ne savez où donner de la tête.

Votre quête en lambeaux, vous entamez un deuxième cycle universitaire. Vous conservez encore un faible pour Beauvoir et Sartre que vous avez dévorés à l'adolescence, leurs livres pas leur image, car leurs corps vous apparaîtront, dans un documentaire des années 1960, coupés de leur tête surdimensionnée, ce qui vous rendront ceux-ci disharmonieux et vous déliera de votre attachement à l'endroit du Castor et du Kobra. Dans un séminaire de maîtrise, vous découvrez Victor-Lévy Beaulieu dont vous appréciez le souffle épique et l'ardeur. Mais quelque chose vous gêne. Son regard de mâle sur les femmes peut-être. Vous vous détournez de lui. Vous assistez aux conférences des théoriciens français de

¹ Ph.D. pela Universidade de Montreal, Quebec, Canada.

passage. Vous jugez sévèrement Robbe-Grillet: sa conférence ressemble à un mauvais cours de littérature 101; chez Derrida, vous admirez surtout la tranquille assurance. Seriez-vous trop exigeante? Vous pensez à une thèse sur le cheval dans les œuvres romanesques, c'est tout dire de votre égarement. À la suggestion de Monique Bosco, professeur qui vous semble le plus imperméable aux grilles théoriques, vous en venez à rédiger un mémoire sur le cas de l'hystérique Dora, tel que raconté par Freud, et mis en fiction et en scène par Hélène Cixous (amie de votre prof).² Votre cerveau gauche en action, vous analysez les détournements opérés par Cixous dans les rapports ambigus de Freud avec Dora, la «terrible vivante», qui décontente le patriarche. Après avoir enfilé le collier de perles de Dora, vous songez: doctorat, doctorat pas? Où donner du cœur?

Survient alors à Montréal Hélène Cixous en personne pour discourir de «poésie et (ou) politique», et de l'art d'«être contemporaines d'une rose et des camps de concentration», de leçon de lenteur, de tortue et de regard, des «déplacements» (de l'angle de vision) qui «crainment», et de Rilke et d'une Brésilienne nommée Clarice Lispector (1920-1977), dont la découverte de l'œuvre a changé la vie. Activant le mythe, H. C. croit qu'après avoir publié une vingtaine de livres, le monstre sacré des lettres brésiliennes est mort, «grosse et seule», à Rio de Janeiro. Quoi qu'il en soit, votre curiosité est piquée par les propos de la savante Cixous sur *La passion selon G.H.*, à lire sans faute. Vous la croyez sur parole. Vous courez à la recherche du roman de la Brésilienne, son cinquième, dont l'intitulé annonce la passion. Vous le commandez, car il est introuvable en librairie. Vous protégez votre achat comme un œuf jusqu'à la maison, puis vous en brisez la coquille. L'avertissement mis en exergue vous saisit : «Ce livre est un livre comme les autres. Mais je serais contente qu'il soit lu seulement par des personnes à l'âme déjà formée. Celles qui savent que l'approche de quoi que ce soit s'effectue progressivement et péniblement, et qu'elle passe même par le contraire de ce dont on veut s'approcher. (...)»³

² Cf. *Cinq psychanalyses*, Presses universitaires de France, Paris, 1979 (1954 pour la traduction française), *Portrait du soleil*, roman paru chez Denoël, en 1973, et *Portrait de Dora*, théâtre, chez Des femmes en 1976.

³ *La passion selon G. H.*, Éd. Des Femmes, Paris, 1978.

Dès le seuil du long monologue de G. H., vous êtes happée: «Je cherche, je cherche, j'essaie de comprendre. J'essaie de donner à quelqu'un ce que j'ai vécu et j'ignore à qui, mais je ne veux pas rester avec ce que j'ai vécu. J'ignore quoi en faire, j'ai peur de cette désorganisation profonde.» Quoi! Ce n'est pas vous qui avez écrit ce texte! Que vous arrive-t-il? Vous vibrez avec la narratrice et accomplissez tout ceci: vous vous dirigez d'abord vers un corridor obscur, puis vous pénétrez dans la chambre récemment déserte par la domestique, là, votre cœur blanchit comme une chevelure: vos yeux ont aperçu la grosse blatte qui se meut dans la garde-robe. Vous écrasez l'insecte contre la porte de l'armoire. Vous touchez au néant moite et grouillant. Vous pénétrez dans la vie pré-humaine brûlante. Vous goûtez à la matière blanche du cafard. Vous brûlez de dire ce qui ne se dit pas. Vous voulez le raconter. Vous le racontez avant de renoncer au langage. Vous ne comprenez pas ce que vous dites. Vous adorez le silence du présent vivant.

Vous déposez un projet de recherche de doctorat, de votre point de vue inattaquable, pour séduire les instances académiques: «Comment les textes de Clarice Lispector et leur traduction remettent-ils en question le principe de l'Identité sur lequel repose la philosophie occidentale depuis Platon?» Votre sujet «Clarice Lispector, la logique de l'Identité et la traduction»: une couverture pour des recherches sur le terrain, de l'ordre de l'organique, sur les pas de Clarice Lispector, car, dans son esprit, vous avez déjà l'impression d'y être. Quant au cœur... votre étoile vous indique le chemin du Brésil. Vous contenez apparemment votre élan vital en proposant ce projet pour lequel vous convoquez des théoriciens tout en sachant que, le temps venu, vous les renverrez à eux-mêmes.

La passion gronde pourtant. Vous préparez un voyage au Brésil. Vous vous inscrivez à des cours de portugais. Fervente, vous vous enfermez pendant des heures dans le laboratoire de langues afin que votre corps absorbe le rythme nouveau, que votre bouche module les accents toniques, libérant harmonieusement les antépénultièmes et les pénultièmes. Vous pressentez l'urgence de vous forger une connaissance de la langue brésilienne qui couvrira telle une armure la *gringa* en terre étrangère.

La passion: partir sans billet de retour, tout laisser derrière soi, accepter d'être à nouveau manifestement fragile et démunie, comme dans l'enfance, en apprentissage d'une langue-esprit qui vous atteint de son souffle chaud, vous

ouvre les pores et les poumons, vous sort de votre bas de laine devenu étouffant bien que le Québec, vous l'aimiez quand même.... Vous rompez le cordon ombilical de vos propres mains. Vous débarquez à Rio de Janeiro à l'aube d'un jour de janvier, et votre hiver fondu laisse une flaque sur le sol de l'aéroport Tom-Jobim. Vous vous livrez à la chaleur réversible: il fait aussi chaud à l'intérieur de vous qu'à l'extérieur. C'est l'enfer et le paradis en même temps. C'est un utérus.

Vous traduisez en simultané pour survivre seule sous les tropiques. Vous oscillez entre la mise en veilleuse d'un moi initial et votre nouvelle individualité, celle d'un être naissant dans une autre langue et bercé par un rythme différent. Vous êtes à l'origine dans l'été de Rio, et vous lisez en portugais l'œuvre entière de Clarice Lispector, romans, nouvelles, textes courts, contes pour enfant. Vous apprenez ses dernières phrases: «Manque d'air subit... Moi, moi, si j'ai bonne mémoire, je mourrai. C'est que tu ne sais pas combien pèse une personne qui n'a pas de force. Donne-moi ta main pour que rien ne fasse si mal.»

Vous mourez avec elle. Mais ça ne dure pas... Vous vivez en syntonie avec son œuvre bruisante de visions nées de sa faculté de voir les objets et les êtres avec un regard toujours neuf, mais aussi de son don de capter la lumière de la matière: «Je suis en télépathie avec la chose. Nos auras s'entrecroisent. (...) L'esprit de la chose est l'aura qui entoure les formes de son corps. C'est un halo. Une haleine. Un respirer, une manifestation. Le mouvement libéré de la chose.»⁴

Vous parcourez les lettres qu'elle envoie à ses sœurs durant la quinzaine d'années qu'elle passe à l'étranger. Vous compatissez à sa *saudade* d'exilée volontaire en tant que femme de diplomate. «Vous n'avez jamais fait l'expérience de recevoir des lettres à l'étranger, surtout à l'étranger comme moi, entièrement à l'étranger: on se demande sans espoir mais remplie d'espoir et de quasi-certitude: il y a des lettres pour moi? Et on vous répond: celle-ci est arrivée — alors je suis saisie de surprise et de reconnaissance.»⁵ De votre exil au Brésil, vous attendez aussi des lettres en provenance de votre terre natale, seul corps solide dans

⁴ *Un Souffle de vie (Um Sopro de Vida (Pulsões)),* 1978), Des Femmes, Paris, 1998.

⁵ Extrait de *Clarice Lispector. Esboço para um possível retrato* d'Olga Borelli. Traduction française avec variantes, p.112 dans *Clarice Lispector. D'une vie à l'œuvre* (Éd. Eulina Carvalho, Paris, 2003).

l’instabilité de l’errance prolongée. Vous ressentez le danger de pousser trop avant l’identification avec Clarice. Vous pressentez l’enjeu: ne vous tenir ni trop près ni trop loin d’elle. Doucement exiger d’entrer chez elle comme si c’était chez vous, mais cette maison n’est pas la vôtre.

Vous réveillez un fantôme en parlant avec ses ami(e)s et les membres de sa famille. Vous vivez à deux pas de son dernier appartement, dans le quartier Leme contigu à Copacabana. Vous regardez à travers ses yeux: de votre fenêtre, vous voyez l’Atlantique qu’elle contemplait. Vous avancez dans l’océan à l’aube, l’heure de l’immense solitude de la mer. Vous déambulez dans l’allée des palmiers royaux du Jardin botanique, visitez une cartomancienne, participez à une séance de macumba, rencontrez dans une chambre un cafard aux yeux noirs, achetez une pâtisserie à un enfant de la rue. Comme ses personnages féminins, Lori, Ana, Macabéa, Gloria.

Vous embrassez le pays à tout rompre, vous devenez Brésilienne. Cependant, les circonstances vous forcent à revenir au Québec après un an et quatre mois bien comptés d’une vie qui s’inventait chaque jour.

Vous retournez à plusieurs reprises dans votre pays de prédilection; vous emmagasinez de la matière pour plusieurs romans. Vous en écrivez deux, ainsi que des nouvelles mais pas avant d’avoir publié deux livres sur votre Brésilienne préférée⁶. Vous buvez à une source intarissable.

Êtes-vous une passionnée?

⁶ *Profession : Indien* (Trois, 1996), *Clair-obscur à Rio* (Trois, 1998), *Le carnaval des fêtes* (Trois, 2003); *Rencontres brésiliennes* aux Éditions Triptyque (entretiens et documents, nouvelle édition, 2007; Trois, 1987 pour la 1^{ère} éd.), *Langues de feu* (essais, Trois, Laval, 1990).